



Pour citer cette publication :

Chao Marina, Monini Carlotta, Munck Signe, Thomas Samuel, Rochot Justine et Van de Velde Cécile (Coauteurs 20%, coordinatrice de l'enquête), "Les expériences de la solitude en doctorat. Fondements et inégalités", *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie* [En ligne], 10 | 2015, mis en ligne le 15 juillet 2015, URL : <http://socio-logos.revues.org/2929>

Marina Chao, Carlotta Monini, Signe Munck, Samuel Thomas, Justine Rochot et Cécile Van de Velde

Les expériences de la solitude en doctorat. Fondements et inégalités

Introduction

- 1 Si la récente publication de la bande dessinée autobiographique *Carnets de thèse* de Tiphaine Rivière vient énoncer au grand jour les solitudes se logeant au cœur de l'expérience doctorale (Rivière, 2015), peu de travaux académiques ont pour le moment traité directement de l'enjeu de la solitude en doctorat. Cette problématique émerge cependant au sein d'enquêtes à destinée plus générale visant à rendre compte des différentes facettes de l'expérience doctorale (Golde, 2000 ; Fullick, 2011 ; Lhéréty, 2011 ; Lovitts, 2011 ; Frances et Le Lay, 2012 ; Haag, 2012). En 2013, selon l'enquête Conditions de vie des étudiants, 56 % des étudiants de 3^{ème} cycle affirment avoir connu du stress au cours de la semaine précédente - un taux encore plus élevé que dans les deux premiers cycles -, 49% de l'épuisement, 26% de la déprime, et 21% de l'isolement. Au-delà de l'isolement, l'enjeu plus général de la solitude apparaît désormais omniprésent au sein des forums, des blogs et des témoignages littéraires qui éclosent à propos de l'expérience du doctorat en France, assimilant la thèse à une épreuve excessivement solitaire, justifiant bien des abandons.
- 2 Quelques enquêtes sociologiques ciblées permettent de mieux identifier les différentes façons de dire et de vivre la solitude parmi les doctorants. Une recherche conduite récemment aux Etats-Unis, à partir du recueil sur Internet de discours sur les forums de doctorants, souligne que le « manque de relations significatives » constitue une des mises à l'épreuve majeures de l'expérience doctorale, susceptible d'intervenir à différents moments de la thèse. Cette mise à l'épreuve implique la mise en place de différentes stratégies relationnelles et professionnelles, allant jusqu'à la mise à distance ou la fuite (Janta et al., 2014). Barbara E. Lovitts retrouve également cette problématique de la solitude au sein des trajectoires d'abandon de thèse qu'elle a étudiées. La solitude participe alors souvent d'un décalage entre les attentes et la réalité et apparaît vécue de façon d'autant plus aiguë qu'elle se trouve corrélée à l'absence de structures qui permettent de parler et de partager son expérience (Lovitts, 2011).
- 3 Dans le prolongement de ces travaux, notre enquête vise à explorer la pertinence de la problématique de la solitude dans l'expérience du doctorat en France. Nous avons privilégié un échantillon à la fois plus ouvert – car non ciblé sur les expériences les plus radicales d'abandon – et plus centré, la focale étant ici placée sur les doctorants en sciences humaines et sociales. Cette focale permet de répondre au second objectif de l'enquête, à savoir l'identification des facteurs qui contribuent à ces potentielles expériences de solitude en doctorat. En effet, plusieurs travaux font état d'un clivage persistant en termes de conditions de travail entre doctorants de sciences dures et doctorants en SHS (Haag, 2012 ; Gérard, 2013). Dans le cadre du Royaume-Uni, Iris Chiang avait montré que ces derniers ont plus de chances de se sentir seuls que leurs homologues de sciences naturelles et technologiques, aux thèses plus courtes, plus encadrées, et plus structurées autour du travail d'équipe (Chiang, 2003). En France, à partir des données des enquêtes Conditions de vie des étudiants de 2003 et 2006, Ronan Vourc'h souligne que plus de 31% des doctorants en SHS se déclarent insatisfaits de l'entraide entre étudiants, contre 15% des doctorants en sciences (Vourc'h, 2010). Dans notre enquête, ce ciblage sur les SHS permet de conjuguer à la fois une comparabilité des conditions de travail entre doctorants et un jeu de différenciations internes, afin de mettre en lien l'expérience de solitude avec ses fondements plus structurels, sociaux et institutionnels.
- 4 Notre recherche est le fruit d'une enquête collective, structurée autour des questions suivantes : dans quelle mesure, pour quelles raisons et pour qui l'expérience du doctorat en France peut-elle être une phase vécue comme génératrice de solitudes ? La solitude est ici considérée comme distincte du seul isolement, et approchée comme une expérience qui peut se loger au

cœur même des liens. Par là-même, nous nous inscrivons dans la dynamique de travaux récents sur la solitude, qui tendent à ne plus l'appréhender uniquement sous la forme d'indicateurs résidentiels ou relationnels, mais plutôt par la multiplicité des expériences qu'elle peut recouvrir pour le sujet à différents moments de sa vie (Schurmans, 2003 ; Flahaut, 2009 ; Campéon, 2011 ; Van de Velde, 2011 ; Klinenberg, 2012 ; Pan Ké Shon et Duthé, 2013). Nous nous sommes intéressés à la façon dont les doctorants donnent eux-mêmes sens à leurs expériences de solitude, en lien avec différentes scènes sociales d'appartenance. Notre hypothèse est que l'analyse de ces récits d'expérience par le prisme de la solitude peut révéler certaines caractéristiques saillantes de l'expérience du doctorat en SHS.

- 5 A l'analyse, qu'elle soit source de souffrance ou recherchée, l'épreuve de la solitude est bien apparue transversale, mais recouvrant des univers rhétoriques particulièrement contrastés. Nous avons identifié trois univers rhétoriques saillants qui renvoient à trois logiques de solitude, appelant des supports et des stratégies différentes de dépassement. Ces logiques – le temps, les autres, la place – font respectivement jouer des tensions existentielles, relationnelles ou plus sociales. Une première tension se loge dans le long face-à-soi du processus de recherche et de création : c'est ici une rhétorique du « temps » qui domine, face à l'enjeu de l'œuvre et de l'accomplissement. Une seconde tension s'inscrit davantage dans le « face aux autres » et le difficile partage de son expérience : elle se dévoile dans la prégnance d'une rhétorique des « liens », sources de solitude avec les proches, les pairs ou le directeur de thèse. Une troisième tension renvoie plutôt au rapport au monde et à la profonde ambiguïté, nourrie d'incertitude, du statut de doctorant : ce sont alors les univers rhétoriques de la « place » et du « sens » qui dominent, dans un enjeu de participation sociale et professionnelle. Dompter le temps, gérer les autres, trouver sa place : ces trois facettes de l'expérience doctorale révèlent un fort sentiment de responsabilité individuelle pour comprendre et construire son propre cadre de travail. Ce constat ouvre alors l'interrogation sur les déterminants des conditions et ressources de cet apprentissage.

Méthodologie et échantillon

- 6 L'attention portée aux dimensions subjectives de l'expérience de la solitude a induit un dispositif destiné à saisir les univers rhétoriques qui y sont associés, en lien avec les différents modes d'existence des doctorants. L'enquête repose sur des entretiens collectifs et individuels.
- 7 Dans un premier temps, nous avons réalisé deux séances collectives d'entretien, d'environ trois heures chacune, dans le cadre du séminaire 2014-2015 *Solitudes et âges de la vie* à l'Ehess. Nous avons accueilli respectivement quatre et deux doctorants en sociologie en tant qu'enquêtés, discutant avec les onze participants au séminaire (huit étudiants de master et trois étudiants en thèse)¹. Les six doctorants interrogés, ayant pour trait commun de suivre un doctorat de sociologie dans une institution parisienne, ont été invités à confronter leurs expériences doctorales et à interroger la place qu'y prenait - ou non - la solitude. Lorsque nous introduisions la thématique de la « solitude », nous ne lui donnions aucune définition et laissions les doctorants libres d'y trouver ou non un sens dans leur expérience de thèse, de la qualifier, et d'échanger des avis avec les autres participants au séminaire. Les participants au séminaire pouvaient échanger avec les enquêtés, eux-mêmes invités à réagir aux réponses des uns et des autres. Ces entretiens visaient donc à ouvrir les pistes d'analyse et à vérifier la pertinence d'interroger l'expérience de doctorant sous le prisme de la solitude. Si cette technique d'entretien collectif pouvait limiter la possibilité de rentrer en détail dans le parcours de chacun, elle présentait l'avantage de faire émerger des divergences ou contradictions dans les expériences des différents doctorants.
- 8 Dans un second temps, un groupe plus restreint de participants au séminaire ont réalisé quinze entretiens individuels semi-directifs, d'une durée d'une à deux heures. Ils permettaient d'élargir le panel géographique et social de l'échantillon, de l'ouvrir à d'autres SHS et de compléter les types de situations étudiées (doctorants en fin de financements, arrêt, doctorants étrangers, etc.). Certains enquêteurs évoquaient simplement une étude sur « l'expérience de thèse », laissant venir le cas échéant la thématique de la solitude, qu'ils approfondissaient alors. D'autres la présentaient dès le départ, là encore sans en préciser le contenu, ni supposer

qu'elle fasse sens pour l'enquêté. L'une et l'autre approche permettaient d'orienter l'analyse soit vers la manière dont cette thématique apparaissait dans le récit des enquêtés, soit vers les réactions à l'évocation de cette thématique.

- 9 Au final, notre échantillon², sans vocation représentative, couvre relativement bien la diversité des situations financières des doctorants (allocataires, ATER, salariés indépendamment de leur thèse, soutenus par leurs parents), les différents moments de la thèse (de la 1^{ère} année à la fin de thèse, ainsi qu'un arrêt), et les nationalités multiples des étudiants³ (plusieurs doctorants étrangers). Il est toutefois marqué par une surreprésentation des étudiants en sociologie comparativement aux autres disciplines de SHS et par une faible couverture des situations en région.
- 10 Enfin, du contenu de l'ensemble de ces entretiens, nous avons tiré ce que nous avons appelé des « univers rhétoriques », c'est-à-dire des types d'interrogations partagées par les étudiants dans leur interprétation de leur expérience de solitude, et auxquelles ils peuvent répondre de façon contrastée. Ces univers rhétoriques correspondent aux principales sources de solitude identifiées par les doctorants, qui peuvent se cumuler ou s'alterner au fil des trajectoires, et que nous avons mises en lien avec leurs fondements sociaux et institutionnels, ainsi qu'avec les différentes temporalités de la thèse.

1. Dompter le temps : la thèse comme rencontre avec soi

- 11 Une première expérience de la solitude s'inscrit dans le rapport à soi qu'induit le travail même de thèse en SHS, marqué à la fois par un principe d'autonomie et d'autogestion sur le long terme et par la faible institutionnalisation d'étapes intermédiaires obligatoires avant la finalisation de la thèse⁴. La nature de cet exercice induit une forme de solitude à forte connotation existentielle, spontanément évoquée chez la majorité des individus interrogés : la thèse est associée à un nécessaire « dépassement de soi », à un « combat » solitaire ou à un long « dialogue avec soi ». Cette première forme de solitude se cristallise sur l'enjeu omniprésent et central de la gestion du temps quotidien et de sa maîtrise. Il apparaît que faire une thèse en SHS, c'est faire l'épreuve du temps long, parfois *élastique* (Beaud, 1997). Les diverses rhétoriques mobilisées et pratiques décrites font émerger trois figures particulières du rapport à cette solitude du chercheur : d'une solitude positivement connotée liée au plaisir de la création, à une solitude maîtrisée par une structuration de son temps, jusqu'à l'absorption totale dans la solitude et le travail. Ces expériences se clivent fortement en fonction des parcours scolaires antérieurs et des modes de financements doctoraux.

1.1. Rechercher la solitude : un temps pour soi

- 12 Une première figure associe le choix-même du doctorat à un désir de solitude, expérience positive rendue possible par un certain détachement à l'égard des contraintes financières. Est alors évoqué le plaisir – parfois teinté de « douleur » – de l'écriture, d'une rencontre intime de création avec soi-même et son objet, inscrivant le doctorant dans une logique de don de soi et d'élaboration de son « œuvre ». Face à d'autres formes de travail considérées comme routinières ou peu personnelles, la solitude est ici désirée, formulée comme choix de vie, image qui n'est pas sans rappeler des représentations classiques de l'intellectuel isolé et détaché des temps sociaux. Les rhétoriques mobilisées véhiculent une représentation positive de la solitude, longtemps mise de côté dans les recherches sur la question, mais « redécouverte » récemment à la faveur d'enquêtes sur les solitudes contemporaines (Schurmans, 2003) ou sur la vie seule (Klinenberg, 2012).
- 13 C'est le parallèle avec le travail de l'artiste ou de l'anachorète qui domine alors, valorisant la thèse comme expérience enrichissante pour soi, instituant l'individu comme sujet créateur. On retrouve par exemple l'évocation fréquente de l'*incertitude* touchant le travail de thèse – identifiée comme constitutive de l'expérience artistique par Menger (2014) – liée aux aléas des enquêtes ou des *moments d'inspiration*. L'imaginaire artistique est particulièrement mobilisé pour décrire les différents phases de flux et de reflux de la thèse : elle s'apparente alors à la maturation d'une œuvre rêvée – avec ses étapes : écrire, raturer, jeter, recommencer, trier –, à un exercice de « singularisation », une « solitude créatrice », une forme d'« accomplissement »

de soi. « *Construire, déconstruire, reconstruire, je me sentais très proche de cette expérience* », synthétise ainsi Vincent, en doctorat de sociologie dans une université parisienne et bénéficiant d'un financement doctoral.

- 14 Cette solitude créatrice est inégalement présente à différents moments de la thèse. Elle est particulièrement saillante lors des temps d'écriture – celle-ci pouvant se faire tout au long de la thèse, par petits bouts qu'il s'agira de trier puis de coller, ou bien comme intense jet final, proche d'un accouchement violent mais heureux. Une solitude éminemment intime émergerait dès lors de cette opération de production de pensée, de ce travail quasi-sacrificiel, comme l'évoque Vanessa, en 2^{ème} année de thèse de sociologie qu'elle finance à l'aide d'un contrat Cifre, à propos d'une phase de rédaction qu'elle vient d'achever : « *J'ai maigri à mort, j'ai fumé comme une débile, vraiment comme si mon corps il avait besoin d'autres trucs, mais c'est là qu'il y a la créativité, et ça crée presque une jouissance, mais finalement t'es seule devant ton délire* ». Pouvoir ménager ce temps solitaire est parfois un « combat » contre les autres et contre soi-même, et clive fortement les doctorants en fonction de leurs modes de financement. Aussi, la diversification et la parcellisation des tâches attendues des doctorants (enseignements, articles, colloques) et l'injonction institutionnelle à une thèse de plus en plus courte, peuvent autant structurer le travail qu'être perçus comme empêchant l'accès à ce temps créatif et à cet isolement du travail d'écriture.

1.2. Maîtriser la solitude du doctorant de fond

- 15 Moins ponctuelle que la première, l'expérience d'une solitude *maîtrisée* se déploie dans le temps long de la thèse et dans la nécessité d'instaurer un rapport plus structuré au temps et à l'isolement. Elle se développe hors des moments saillants de solitude positivement recherchée et se caractérise plutôt par des stratégies d'endurance au temps, comparées par les doctorants eux-mêmes à celles du sportif ou de l'athlète. La thèse est alors vécue comme une performance de fond, qui nécessite une gestion presque managériale des forces personnelles et de la multiplicité des tâches. Il faut tenir la distance et ménager sa *résistance*, pour avancer et tendre vers la performance désirée. Là encore, les stratégies adoptées sont très différentes selon le mode de financement.
- 16 Pour les doctorants qui bénéficient d'un financement spécifique, la thèse constitue la tâche principale et la maîtrise de la solitude s'appuie sur des stratégies de mise à distance volontaire de celle-ci, face au risque de « se faire manger » par elle ou de se voir dilué dans un hors-temps intellectuel. Elles consistent en une forte rationalisation du temps interne à la thèse et en un effort de cloisonnement et d'alternance des temps de vie. Pour maîtriser un cheminement parfois sinueux et semé de doutes, il s'agit de réussir à valoriser chaque étape comme un véritable avancement : c'est la stratégie des « petits pas » qu'adopte Maria, doctorante financée de 27 ans, en 2^{ème} année d'anthropologie, tentant de mettre en perspective la « miette » que représente sa journée d'effort : « *J'ai commencé à comprendre que c'est un avancement qui est très très long. Si dans une journée tu te sens satisfait de ce que tu as fait, tu te rends compte que c'est juste une miette. Et que de toute façon, c'est nécessaire (...). Et qu'il en faut des milliers des journées comme ça pour arriver à la fin. Il faut (...) faire une chose à la fois et pas prendre "tout le poids de l'univers" sur toi* ». Dans ce combat contre le caractère potentiellement dévorant de ce travail, certains doctorants mettent en place des pratiques de management personnel. La structuration du temps et des espaces concerne d'abord l'organisation quotidienne, comme en témoigne Clémence, en 4^{ème} année financée de doctorat, qui s'oblige à faire de « vrais horaires » : « *Je m'obligeais à m'habiller avant de commencer à travailler. Parce que sinon tu restes toute la journée en pyjamas, complètement renfermé sur toi. (...) C'est bien de sortir de chez soi. De séparer quand même l'intime, enfin la vie de tous les jours, et le travail. En plus ça te permet de faire des horaires pour de vrai. Les vrais horaires.* » Ainsi, les étudiants vont rythmer, de manière condensée, leur quotidien en se constituant des tâches précises et nombreuses à effectuer sur une durée courte, conduisant parfois à une organisation hyper-rationalisée des tâches (agendas très remplis ou décomposition extrême des missions et des objectifs) allant jusqu'au *chronométrage de prépa* (Darmon, 2013). Les parcours scolaires antérieurs pèsent

à cet égard sur les socialisations à certains modes d'organisation du travail : ceux qui sont passés par une classe préparatoire semblent avoir intériorisé une capacité à gérer l'urgence chronique induite par le trop-plein institué de tâches, comme le décrit Muriel Darmon qui fait de la maîtrise du temps un enjeu majeur de socialisation dans les classes préparatoires. En thèse, l'autonomie accordée sur un temps long suppose également la mise en place de ces stratégies, parfois radicales, de maîtrise du temps. C'est par exemple le cas de Coralie, en première année de thèse de sociologie et financièrement soutenue en grande partie par ses parents, qui retrouve le rythme de ses trois années de travail intensif qu'a constitué la scolarité en prépa B/L (sciences sociales) : un travail « *chronométré* », avec des « *objectifs assignés (...) en termes de semaine ou de journée* ». L'expérience des doctorants financés est aussi souvent marquée par la nécessité contradictoire de sortir d'un temps total consacré à la thèse à travers la mise en place d'« *exit* » temporaires. Il s'agit alors d'éviter l'étouffement de la thèse en s'adonnant à « *sa dose de social* » et en s'organisant une sociabilité ordonnée, même si l'équilibre ainsi installé est toujours précaire et à reconstruire, face à la double exigence de concentration solitaire et d'endurance : « *Un point avec soi, un point avec les autres* » : résume un doctorant en 1^{ère} année.

- 17 Notons que cette gestion des temps est très distincte pour les doctorants qui occupent un ou des emplois à côté de leur thèse. Le temps consacré à celle-ci est alors plus dense, plus concentré ; le temps réellement libre peu légitimé. Ils semblent avant tout devoir mettre en place des stratégies temporelles distinguant des temps spécifiques à leurs différentes activités (systématisation des tâches ou sacrifice du temps libre), afin de faire face à une diversité de tâches et d'exigences. Pour ces étudiants salariés – notamment ceux en bourse CIFRE et ceux dont le lieu de travail constitue un lieu d'enquête de terrain – le temps consacré à la thèse est souvent gagné, planifié. Comme l'explique Vanessa, en 2^{ème} année de thèse en sociologie, travaillant trois jours par semaine en CIFRE dans une entreprise liée à son sujet, la solitude naît de cet entre-deux, de cette nécessité de jouer avec les calendriers sur plusieurs années, « *de jongler avec la vie [dans la boîte] et dans le laboratoire* », de cette quasi-impossibilité à trouver du temps « *pour soi* ». Ici, cette compétence à jongler avec des exigences contradictoires semble prendre racine dans la nécessité intériorisée du fait de ses origines sociales modestes de « *devoir gagner sa vie* » et une « *peur viscérale du chômage* », donnant dès lors lieu à des emplois du temps serrés et épuisants, et au report de la finalisation de sa thèse. Dans ces situations, le travail doctoral est donc loin du mythe romantique du créateur torturé : il doit avant tout s'ancrer dans un ensemble de considérations pratiques et financières.

1.3. S'abandonner à la solitude... ou la thèse qui dévore

- 18 Certaines dynamiques de solitude se vivent, elles, dans un investissement total du temps de thèse pouvant conduire vers des logiques de repli sur soi, souvent associées à l'absorption ou au vide. Ces expériences d'une *temporalité différente* (Membrado, 2010) se radicalisent parfois en termes d'isolement ou de mise à distance de l'autre : c'est alors l'image de l'ermite ou du reclus qui domine, à l'instar de cette expérience d'« *ermitage monacal* » évoquée par Alice, en 1^{ère} année de doctorat d'anthropologie. Contrairement à la première figure de solitude, ces expériences sont proches d'une solitude subie, fortement négative, et surviennent prioritairement en début ou en fin de thèse. En début de thèse, cet isolement est associé à l'apprentissage d'une nouvelle gestion du temps et des rapports aux autres, d'autant plus difficile que les institutions ne fournissent aucun rituel d'entrée en thèse⁵. C'est le moment pour certains d'éprouver un exercice intellectuel *gourmand - greedy institution* (Coser, 1974 ; Grant et al., 2000) - et de plonger dans ce temps solitaire encore incertain, afin d'apprivoiser ce nouveau *face à soi*. Pour d'autres, cet apprentissage prend la forme d'une phase de dispersion, ces doctorants s'engouffrant, pour se rassurer, dans ce « *temps énorme* », ce cocon de solitude. Ces expériences peuvent dériver vers une totalité éprouvante, comme l'évoque Vincent, en 1^{ère} année de thèse à Paris et financé : « *J'ai la tête tout le temps dans la thèse, et du coup j'suis pas dans l'urgence. Je suis plus dans le vide en fait, comment gérer le vide qui se passe* ». Les doctorants parlent alors de « *thèse dévorante* », omniprésente dans la vie quotidienne, qui les conduit à des formes de négation ou de mise en suspens de soi. La solitude est ici évoquée

comme « poids » ou « perte de soi » : « *Je m'en suis même pris à être trop dans la solitude. Et après, on s'y perd, on s'y perd* », résume ce même doctorant.

- 19 Ces stratégies d'isolement se retrouvent à des moments spécifiques du parcours de thèse (moments de rédaction d'articles ou de chapitres, premières communications), mais les formes monacales de replis solitaires sont surtout fréquentes lors des phases d'écriture finale. La thèse est alors associée à un épuisant dialogue avec soi. C'est ainsi que Vincenzo, doctorant de 29 ans, en 5^{ème} année de thèse et ayant épuisé ses financements, compare son cheminement de thèse à l'ascension solitaire d'une montagne: « *C'est comme s'il y avait une montagne qu'il fallait gravir par tous les côtés et qui dans le même temps doit être gravie seul, et après, au lieu de l'escalader et d'entrevoir la fin, je voyais que ça augmentait en hauteur... et moi je perdais ma force* ». Il est alors rassurant de lâcher prise sur les stratégies de structuration du temps pour se consacrer totalement à son travail : la thèse se vit dans le don total de soi et de son temps, seule façon de pouvoir espérer la clôturer « *en paix avec sa conscience* ». Peu de place est faite alors à l'introspection et au doute ; mais ces dérives solitaires, lorsqu'elles se prolongent, ne sont pas sans laisser émerger des angoisses face à la radicalité de la solitude, à l'image de Thomas, 34 ans, doctorant en droit à Paris : « *J'ai peur de la solitude dans l'avenir. Je crains que l'isolement exigé par mon travail, présent dans ma vie depuis toutes ces années, devienne peut-être une sorte de seconde nature. [...] J'ai peur de devenir un ermite, d'être incapable de nouer des relations profondes, de partager ma vie avec l'autre de manière substantielle. [...] En même temps, j'essaie d'éviter de penser comme ça, de remettre tout en question car cela m'empêcherait de continuer* ». Si la thèse dévore, c'est aussi qu'elle vient manger, digérer, modifier l'individu dans l'ensemble de son rapport au temps. De même, si l'appréhension de l'après-thèse n'a que peu été évoquée, le *turning point* (Grossetti et al., 2009) spécifique que constitue l'achèvement du doctorat semblerait impliquer un nouveau travail de domestication du temps.

2. Gérer les autres : la difficulté du partage

- 20 Une deuxième forme de la solitude en doctorat s'inscrit dans le rapport aux autres qu'induit l'expérience de la thèse. Elle trouve son fondement dans la difficulté à partager son expérience et se cristallise autour d'un sentiment de décalage ou d'incompréhension. Elle mobilise un univers rhétorique faisant référence aux liens avec les proches, les pairs, les encadrants ou les enquêtés, ainsi que les rencontres quotidiennes ou ponctuelles : la thèse induit une nécessité nouvelle de « gérer les autres », pour « se protéger », « se ressourcer » ou avancer. Ce *face aux autres* est fondamentalement lié à la première forme de solitude et aux exigences du travail de recherche : organiser son temps, réaliser son « terrain », choisir de s'isoler pour écrire, impliquent nécessairement un choix et des discours sur les autres. Leur statut oscille entre l'autre menaçant – comme obstacle au travail – et l'autre significatif – qui donne sens à l'expérience de la thèse et aide à contrer le risque du dialogue avec soi-même. La solitude se structure ici autour de deux pôles antagonistes : la menace de l'invasion et la nécessité du partage. Penser l'expérience de la thèse implique ainsi de prendre en compte la polarisation des rapports sociaux qu'elle engendre, et le lien qui se noue entre sentiment de solitude et qualité du lien social.

2.1. Avec les proches : sentiment d'incompréhension et ressource

- 21 Un des résultats forts de cette enquête est la prégnance d'une solitude familiale parmi les doctorants que nous avons interrogés. Ils déclarent interagir au quotidien avec des personnes dont l'extériorité à l'expérience doctorale pouvait générer le sentiment d'être « incompris ». Étonnamment, les parents les plus « dotés » en capital économique et/ou culturel, ou proches du milieu académique n'étaient pas ceux prodiguant nécessairement les validations identitaires et le soutien moral les plus significatifs. Ainsi, si beaucoup de doctorants routinisent des stratégies de présentation de soi face aux inconnus, la solitude provient plus généralement de l'incompréhension des plus proches. La famille se trouve, dans les entretiens, au cœur de cette difficulté du partage. Ici, les jugements portés sur le doctorant varient en fonction des origines sociales, de la phase de recherche du doctorant, mais aussi des situations financières,

celles impliquant une aide de la famille étant souvent culpabilisantes. Ainsi, cette doctorante en 4^{ème} année de thèse de sociologie et dont le père est enseignant-chercheur dans une discipline de sciences « dures », nous dit : « *Voilà, ils veulent absolument que je soutienne en 2014, hop hop hop ça y est ils ont déjà réservé et tout... C'est horrible, c'est horrible. [...] J'ai un peu le poids de mes parents* ». Dans les milieux les plus diplômés, la question de la durée « acceptable » de la thèse catalyse souvent les tensions. Dans d'autres sphères sociales où la thèse ne fait pas partie des expériences partagées, celle-ci peut en revanche être vue par la famille comme une expérience au mieux « exotique », au pire « inutile », en comparaison avec d'autres formes de « vrai travail ». Vanessa est par exemple la seule à avoir fait une thèse dans sa famille, et pour elle, « *il n'y a que ceux qui ont partagé ce [combat interne] qui peuvent le saisir* ». Plus radicale est l'expérience de cette étudiante issue d'une famille d'origine très modeste, dont les relations avec son père se sont compliquées avec sa progression dans les études. Pour lui, « *ce qui comptait le plus, ce n'était pas le travail intellectuel mais le travail sportif [...], la seule valeur qui permette de s'en sortir* ». L'incompréhension concerne aussi les amis ayant pris d'autres chemins professionnels, les collègues ou les supérieurs d'un autre travail salarié, avec qui il peut s'avérer difficile de partager son expérience. C'est le cas de cette doctorante travaillant dans une grande structure publique dont les collègues la considèrent, dit-elle, comme « *une OVNI* ». Plus largement, le parcours de thèse est jalonné de permanentes négociations identitaires avec des individus fréquentés quotidiennement et pourtant étrangers à l'expérience de la thèse, face à qui il s'agit d'affirmer son statut, le minimiser, ou le cacher.

22 Pour équilibrer ces liens, la présence d'*autres significatifs*, à l'oreille attentive et compréhensive, apparaît précieuse. Comme l'évoque une doctorante en 3^{ème} année de thèse de sociologie à Paris, « *avec les proches, j'ai envie de garder la surface que tout va bien [...] mais du coup, il me faut aussi des gens avec qui je peux juste être honnête et dire, "je ne sais pas du tout". Et c'est quand je n'ai pas ça que moi je me sens le plus seule* ». Différentes personnes peuvent donc incarner cette figure rassurante permettant de distancer les solitudes familiales ou professionnelles : un ami, un membre de la famille, un(e) conjoint(e). Pour Clémence, en 4^{ème} année et en cours de rédaction, « *c'est le copain qui prend tout* ». Pour Sara, le conjoint joue un rôle central dans la structuration quotidienne du travail, empêchant de sombrer dans la tentation du travail permanent. Ces « supports » tendent à jouer un rôle d'autant plus central que le doctorant atteint des étapes critiques et angoissantes de la recherche : le parcours de thèse s'accompagne dès lors de perpétuelles recompositions en termes de sociabilités – amicales, amoureuses – qui sont autant de réponses aux possibles solitudes surgissant à différents moments de la thèse.

2.2. Avec les pairs et le directeur de thèse : les tensions de l'accompagnement

23 Au-delà des questions familiales et amicales, l'expérience de solitude est d'autant plus douloureuse qu'elle est le fruit de relations insatisfaisantes au sein du groupe de pairs doctorants et de l'institution d'accueil de manière générale. Ici, les inégalités institutionnelles – recoupant souvent des inégalités sociales de parcours dans la capacité des doctorants à être bien orientés dans le choix de leur institution d'accueil – conditionnent les solitudes se nichant au sein de l'environnement de travail : l'état des relations hiérarchiques et de la concurrence entre pairs, la qualité de la relation au directeur, l'accès à un espace de travail et de rencontres entre doctorants, les inégalités de financements semblent jouer fortement dans la mise en place d'une collégialité bienveillante, essentielle dans les expériences doctorales. Les solidarités et les affinités intellectuelles relatées entre doctorants génèrent au contraire de grandes satisfactions, voire un sentiment de plénitude donnant sens à l'expérience de thèse. Par opposition, quand elle s'avère insatisfaisante, la relation aux autres doctorants génère un sentiment vif de solitude. C'est le cas d'une doctorante étrangère actuellement en 3^{ème} année de thèse, pour qui l'expérience de laboratoire a été vécue de manière quasi-traumatique, proche du « *harcèlement moral* » et générateur d'un violent sentiment d'exclusion. Elle a alors passé une bonne partie de sa thèse à élaborer des stratégies d'évitement et résume ainsi pudiquement l'atmosphère de compétition : « *l'équipe ça peut être autre chose que le bonheur* ». De même,

un doctorant italien fait état de pairs trop investis dans des stratégies carriéristes, polluant ainsi les relations d'une atmosphère compétitive « *subie tout au long de [son] doctorat* ». Ces relations apparaissent d'autant plus difficilement vécues que les doctorants étrangers nouvellement arrivés n'ont parfois que peu de relations ou supports externes au laboratoire pour partager leur expérience. Si la relation aux pairs ne prend pas nécessairement cette forme polarisée, la formation de relations de confiance peut nécessiter un temps d'adaptation, plus ou moins long en fonction des institutions et des équipes d'accueil. Les doctorants interviewés relatent souvent un sentiment d'illégitimité en 1^{ère} année face à des collègues plus avancés, l'impression d'être jugé, comparé – notamment ceux qui bénéficient d'un financement et qui peuvent se sentir illégitimes ou embarrassés par rapport à d'autres qui en sont dépourvus.

24 Incontournable, la relation au directeur joue un rôle central dans l'expérience du doctorat. Ici encore, les rhétoriques de solitude oscillent entre deux pôles : la solitude désirée face à un encadrement trop présent, envahissant, et la solitude subie face à des superviseurs absents – la plus fréquente au sein de notre enquête. Les témoignages mettent en lumière une tension entre le désir de pouvoir travailler à son propre rythme et la frustration d'être peu encadré, voire « abandonné » par son directeur, comme l'exprime cette doctorante en 3^{ème} année de thèse dans un grand laboratoire parisien : « *Mais j'aimerais bien qu'il réponde au moins aux mails quand je lui demande une réponse concrète. [...] C'est vrai que je me sens un peu abandonnée sur ce point-là. Après c'est vrai que je n'ai pas non plus très envie d'être suivie de trop près.* » Cette rhétorique de l'abandon est très présente dans les entretiens, certains dénonçant l'absence quasi-totale d'échanges avec le directeur et de réponses à leurs sollicitations – confirmant en cela les résultats d'une enquête sur la question (Lesemann, 2014). Cette expérience conduit même, dans plusieurs cas, à des stratégies de rationalisation et de justification : « *C'est pas contre moi, c'est pour pas influencer ma recherche, pour encourager une recherche autonome* ». A l'autre bout du spectre, le directeur est jugé « envahissant », « pressurant ». Ainsi, une doctorante en fin de thèse souligne que l'attitude de son directeur a changé à partir de sa 4^{ème} année : « *C'est lui qui a les cartes en mains. [...] J'ai parfois le sentiment d'être un peu un pion. Il réoriente sans arrêt mon sujet, je lui propose des trucs, il a oublié ce qu'il m'a dit il y a deux mois* ». Toutefois, les relations électives avec le directeur ne sont pas aisées non plus : les affinités peuvent susciter des tensions liées à des impressions de favoritisme.

25 Dans un souci de négocier la distance aux pairs et au directeur, les doctorants mettent en place tout un répertoire d'attitudes : travailler chez soi pour éviter la concurrence de laboratoire, écrire des lettres manuscrites au directeur, organiser des groupes de travail entre doctorants... Aussi la diversité des lieux de travail des doctorants traduit-elle la pluralité des supports d'identification et des manières d'appréhender le travail de thèse : le domicile comme repli créateur et de face à soi, le laboratoire comme incitateur à un rapport professionnalisé au travail académique, la bibliothèque comme lieu de rencontre et d'émulation... Supports d'identification qui eux-mêmes semblent varier en fonction des appartenances institutionnelles, des conditions matérielles de travail et des étapes de la *carrière* du doctorant. Les données de l'enquête « Conditions de vie des étudiants » montrent ainsi qu'en 2008-2009, 89% des doctorants en lettres et SHS déclarent travailler souvent à leur domicile et 39% travailler régulièrement en bibliothèque, contre 60% et 10% des doctorants en sciences. Inversement, 67% de ces derniers travaillent régulièrement dans leur établissement d'accueil, contre 14,8% en Lettres et SHS. Ces divergences illustrent, selon l'auteur du rapport, des « matrices socialisatrices » différenciées dans les pratiques doctorales en sciences et en SHS (Vourc'h, 2010).

2.3. Sur le terrain : la solitude du rôle

26 Enfin, les enquêtés ont mis en avant un pan original de la solitude en doctorat de sciences sociales : l'expérience potentielle d'une solitude sur le terrain. Comme nous le verrons, le terrain peut également être considéré comme une précieuse attache au « monde réel » et une mise en avant d'une forme d'utilité sociale et de « reconnaissance » : ces deux versants de l'expérience de terrain sont inégalement mis en avant, en fonction des lieux et des types d'enquêtes menées, par les doctorants interrogés. Chez ceux réalisant des enquêtes

ethnographiques, le plongeon dans la vie d'autrui est parfois vécu sur le mode de l'oubli de soi – aussi bien sous sa forme négative d'annihilation que positive comme rafraîchissement identitaire. Ainsi, la frustration de ne pas tout comprendre immédiatement, le sentiment de se perdre sur son terrain, l'ambivalente proximité/étrangeté du rapport aux enquêtés, sont autant d'éléments identifiés comme générateurs d'un sentiment aiguïté de solitude. Le terrain est alors souvent perçu comme temps de mise en suspens des liens significatifs, du fait de la distance géographique et/ou sociale qu'il implique ou de l'investissement temporel qu'il nécessite. Sara, en 3^{ème} année de sociologie, déclare vivre ces phases de terrain ethnographique de manière déstabilisante : elle les décrit comme les moments les plus durs de sa thèse (problèmes de sommeil, crises de pleurs) tant le rôle d'enquêteur l'absorbe dans une sollicitation permanente, tout en la plaçant dans une situation d'asymétrie de rôle qui la met mal à l'aise : « *Pour moi, ce sont des sujets de recherche tandis que pour eux, ils investissent différemment cette relation d'enquête ce qui peut être assez envahissant en tant que chercheur. Et moi je voyais uniquement ces personnes qui voulaient des choses de moi et moi j'étais scientifiquement intéressée par eux ; et je mettais tout le temps de côté ma vie personnelle, ma famille, mes amis - ces personnes qui pour moi sont importantes en termes affectifs, émotionnels...* ». C'est cette même solitude du rôle qu'exprime une doctorante en anthropologie, par l'impression de représenter quelque chose de « bizarre », de se sentir « un peu plaquée, toujours observée, contrôlée ».

27 Les expériences du terrain constituent aussi des temps déstructurés, de totale mise à disposition à ses enquêtés – « *l'impression d'être tout le temps au travail* ». Ici encore, les doctorants nouent des stratégies compensatrices permettant de conserver au milieu du terrain des temps et des espaces pour soi : choisir un logement éloigné du lieu de l'enquête, être en contact téléphonique régulier avec des proches, réintégrer ce sentiment d'étrangeté comme source de réflexion – comme a pu le suggérer ce doctorant grâce aux discussions avec son compagnon : « *Des choses que moi je prenais sur le coup comme des provocations, des mises en question très personnelles, lui il m'a aidé à les nuancer, à les voir comme ça devrait être, comme un objet, et pas comme un enjeu personnel* ». Certes, la solitude sur le terrain n'est pas une expérience spécifique aux seuls doctorants, et la littérature a déjà documenté cette complexité inhérente à l'enquête, qu'elle soit menée par des doctorants ou chercheurs statutaires (Caratini, 2012), mais le doctorat constitue assurément pour les enquêtés une phase d'appréhension, de découverte et d'initiation à cette expérience.

3. Trouver sa place, donner le « sens » : l'existence sociale incertaine du doctorant

28 Une troisième forme de solitude touche au rapport au monde et à l'existence sociale du doctorant, dans une tension liée à l'indétermination sociale et à l'incertitude professionnelle, qui renvoie à la fois au statut ambigu du doctorant de SHS en France, ainsi qu'aux perspectives d'insertion difficiles auxquelles il sait être confronté (Piriou, 2008 ; Giret, 2012). L'incertitude professionnelle induit une profonde interrogation individuelle quant à sa place comme individu dans la société et à son utilité sociale, dans un enjeu de participation et d'engagement. Ce sont ici les rhétoriques de la « place » et du « sens » (entendu à la fois comme « signification » et comme « direction à prendre ») qui dominent.

3.1. Inutiles au monde ? La quête de sens

29 « *Tu te lèves le matin et tu n'existes pour personne* » : ce témoignage est révélateur d'un sentiment d'inutilité et d'une solitude liées à la place du doctorant dans la Cité. L'incompréhension ou le manque de reconnaissance interrogent le choix d'un travail de recherche comme engagement social et participation au monde. Cette solitude vécue en tant qu'être social induit de nombreuses réflexions autour du « sens » et de l'« utilité » du travail de recherche ou se traduit par l'investissement d'activités annexes (créations de blogs, participations à des conférences, à des séminaires, projets de recherches collectifs etc.), faisant aussi partie de la profession de chercheur et permettant d'éprouver cette connexion aux autres et à la société. Cette rhétorique de l'(in)utilité au monde relève d'une logique d'engagement,

autre que la logique d'œuvre évoquée en première partie. Cet attachement à l'utilité sociale constitue un enjeu relativement transversal dans nos entretiens, sans qu'il ne soit possible – au regard de nos échantillons – de l'associer à un profil social particulier.

30 Pour dépasser le manque potentiel de sens et de reconnaissance, certains ont besoin de raviver l'utilité de leur recherche, comme cette doctorante qui rappelle que son sujet est utile parce qu'il n'a pas été traité et concerne une question « *politiquement et socialement* » importante. Plus encore, les échanges avec les enquêtés sont souvent l'occasion pour les doctorants de vivre ces connexions aux autres. Ainsi Vincent, doctorant en sociologie dans une université parisienne, bénéficiant d'un financement et de bonnes conditions d'intégration dans son laboratoire, évoque l'importance de cette reconnaissance « *énorme* » reçue lors de ses entretiens : « *La reconnaissance on la voit aussi sur le terrain. Elle est énorme sur le terrain. Prendre soin de quelqu'un pendant... on va l'écouter en fait. Pendant une demi-heure, une heure... A la fin quand t'entends "ouah c'était trop bien", ça veut dire que tout ce que tu fais c'est pas inintéressant et ça veut dire que lui aussi il se sent reconnu. (...) Il y a une notion de don...* ». Le travail de terrain – bien qu'également porteur de potentielles solitudes déjà mentionnées – est perçu comme un moment d'autant plus précieux qu'il valide le doctorant dans le sentiment d'avoir un rôle, de devenir significatif pour ses enquêtés, de pouvoir construire sa réflexion avec eux.

31 D'autres activités peuvent procurer ce sentiment d'utilité et compenser le manque de reconnaissance externe, en particulier l'enseignement. A la satisfaction du travail concret de formation s'ajoute parfois la reconnaissance formulée par ses étudiants, jugée « *ressourçante* ». La pratique d'un enseignement évite à cette doctorante d'être « *la seule à se reconnaître* » : « *Parce qu'il n'y a quand même pas beaucoup de reconnaissance dans la thèse. [...] Tu l'as au compte-goutte [...] On revient toujours à la nécessité de se sentir utile. Et la reconnaissance de la part des étudiants c'est quand même une putain de ressource quand t'as quasiment jamais de reconnaissance quoi. [...] C'est pas suffisant, en fait, que je sois la seule à me... à me reconnaître. Et c'est vrai qu'en ça les étudiants sont une ressource précieuse.* » Le sens social de ce travail peut pousser certains doctorants à essayer de s'investir auprès de publics spécifiques concernés par le travail de recherche. Ainsi une doctorante déclare-t-elle préférer enseigner à des assistants sociaux, directement concernés par son travail de recherche, parce que ça leur serait plus « *utile* » qu'à ses étudiants de sociologie. Nombreux également sont les doctorants qui cherchent à créer des liens nourrissants avec des mondes professionnels hors-université. Ainsi Clémence, en fin de thèse de sociologie, pour qui la production de savoir prend concrètement sens au cours de séances de présentation de son sujet auprès de personnes concernées ; l'écoute, la réception et les demandes de retours des personnes concernées lui donnant le sentiment d' « *exister* » : « *Et là j'ai vraiment l'impression d'être utile. Et qu'on échange, et qu'on débat pendant deux heures sur leurs pratiques, avec les familles tout ça, ça c'est génial. Ça je trouve ça extra, j'ai vraiment le sentiment d'exister* ». Dans la même perspective, beaucoup insistent sur leur intérêt pour la « *vulgarisation* », déplorant le mépris de certains chercheurs pour cette activité faisant pourtant partie du « *sens* » de la recherche.

3.2. Mis en suspens ? Ambiguïtés et « galères » du statut de doctorant

32 Cette « *solitude sociale* » est renforcée par l'ambiguïté du statut de doctorant et la grande précarité dans lesquelles certains sont placés, interrogeant en retour leur place dans la société (Chabrol et al., 2012 ; Demazière, 2012 ; Faure et Soulié, 2006 ; Grant et al., 2000 ; Lesemann, 2003). Car si la recherche de sens et de liens au monde permet de limiter cette solitude sociale, elle ne permet pas de régler la définition du statut professionnel et financier du doctorant. Apparemment, la charte des thèses mise en place en 1998 pour garantir un socle de conditions de travail commun entre les doctorants n'a pas totalement enrayé les profonds contrastes de conditions d'accueil des doctorants dans les équipes de recherche. Au regard de notre enquête, c'est l'absence de financements qui crée les expériences de solitude les plus radicales, plaçant les doctorants dans des situations de précarité financière et temporelle, créant une dissociation entre les activités intellectuelles et les enjeux de survie : l'enquête 2010 de l'OVE relève

que 12,3% des doctorants en France ne disposent d'aucun financement identifié (situation ne concernant quasiment que les SHS et pour moitié des étudiants étrangers), et que 52% des doctorants en SHS réalisent leur thèse en menant de front un travail salarié, majoritairement dans l'enseignement secondaire (Vourc'h, 2010). Ceux-ci sont soumis à des situations de décalage douloureux avec les autres doctorants, source potentielle de sentiment d'injustice face au combat temporel qu'ils mènent : « *Je galère, je me sens seule et je trouve ça injuste* », dit Manon, une doctorante en 3^{ème} année autofinancée en travaillant 3 jours par semaine, et vivant dans des conditions de logement très précaires.

33 L'absence de définition statutaire claire laisse la place à des définitions très personnelles et hybrides de la position sociale de doctorant : ceux-ci se définissent tantôt comme « étudiants », « travailleurs » ou « apprentis » en fonction de leur parcours antérieur mais aussi et surtout de leurs besoins matériels. La plupart se pensent comme « étudiants », même avec une allocation, à l'image de cette doctorante financée : « *Moi je me sens totalement étudiante. Pour moi l'allocation ce serait totalement quelque chose en plus. [...] Quelque chose qui justifie le fait que j'aille dans cette direction. Mais pour moi [...] c'est un privilège plus qu'un dû.* ». D'autres se sentent à la fois étudiants et salariés, et considèrent cette situation floue comme un statut transitoire, proche de la position de l'apprenti ou du stagiaire, comme cette doctorante de 28 ans, en 1^{ère} année de contrat doctoral : « *Je suis payée. Pour le coup, là, ça fait une différence. Je me vois plus comme apprenti-chercheur. [...] C'est comme un long stage, quoi. Très très très long, mais payé* ». Enfin, certains vont revendiquer leur statut de « professionnel », associé à l'exercice d'un métier, comme Vincent, doctorant bénéficiaire d'un contrat doctoral : « *La thèse c'est clair que pour moi, c'est mon métier. Et à la fin du mois je touche mon salaire.* » Mais même dans ce cas, on observe une grande difficulté parmi les doctorants français à se sentir légitimes et pleinement chercheurs. Beaucoup ont besoin de se raccrocher au « concret » de leur statut d'enseignant pour légitimer cette rémunération. C'est le cas par exemple pour un doctorant normalien pour qui le fait de donner quelques cours permet de « *déculpabiliser* » en n'étant pas « *payé pour rien* » mais pour un « *vrai travail* ». L'enseignement, et plus précisément l'intégration dans une équipe pédagogique d'enseignants-chercheurs, aide aussi Lucie, ATER pour sa 5^{ème} année de doctorat en sociologie : « *Avoir été intégrée dans l'équipe pédagogique ça aussi ça m'a aidée à avoir une position de jeune chercheur tu vois, à me sentir un peu plus légitime, d'avoir la parole comme les autres* ». Au près des proches, l'enseignement fait aussi partie de ces marqueurs – avec les bourses, colloques ou publications – permettant de sortir du flou normatif entourant le doctorant, et d'asseoir son statut professionnel par « *quelque chose de concret, pas juste des petites études à côté* ». Le contraste est grand avec les expériences relatées par plusieurs doctorants originaires d'autres pays européens, familiers des systèmes scandinave, italien et étatsunien, dans lesquels le doctorant est davantage considéré comme un chercheur par ses pairs. Cette doctorante originaire du nord de l'Europe a été frappée par la hiérarchie entre doctorants et chercheurs, comparativement à son pays d'origine (où l'obtention d'un financement conditionne l'entrée en thèse) : « *C'est difficile ici car là-bas, mes collègues qui sont des doctorants portent le titre de chercheur déjà (...) Je trouve qu'il y a beaucoup plus de hiérarchie en France. Et j'ai mis longtemps à m'y habituer.* » De fait, des recherches comparant les doctorats aux Etats-Unis et en Europe (Kehm, 2006) montrent que les seconds tendent à structurer les études doctorales sur la relation maître-apprenti, alors que leurs homologues américains sont plus insérés dans des programmes formellement encadrés. Toutefois, les récentes politiques européennes de standardisation des parcours d'étude et des formations à la recherche tendent, depuis la déclaration de Bologne et le Traité de Lisbonne, vers une harmonisation des modes de recrutement et des politiques doctorales.

3.3. De la difficulté à se projeter dans l'avenir : solitude et vertige

34 L'existence sociale du doctorant est également mise à l'épreuve par une difficulté largement partagée à se projeter dans l'avenir. Projection difficile tout d'abord à cause de l'incertitude même de finir sa thèse mais aussi de l'assombrissement des perspectives d'emploi pour les jeunes docteurs, dans ou hors du monde académique (Giret, 2010). Cette incertitude radicale et la solitude dans laquelle le doctorant se trouve pour y faire face se manifestent en particulier

à la fin de thèse, où il n'est plus possible d'éviter la question de son avenir professionnel. Faire le bilan et préparer l'après-thèse déplacent alors l'expérience du doctorat de la solitude liée à une logique d'œuvre à une solitude qui est celle d'un vertige de vie. Ce flou participe de l'incompréhension des proches, cette fois sur la question de la carrière : il est d'autant plus ardu d'expliquer ce vers quoi mène la thèse si l'on est soi-même incertain de ses débouchés. Mais c'est aussi une solitude personnelle, les doctorants étant seuls pour répondre à cette question angoissante. Face à ce qui est dénoncé par les doctorants comme les « *discours pessimistes* » des chercheurs eux-mêmes, et à ce qui est ressenti comme un manque d'informations sur les perspectives, les doctorants reviennent souvent sur l'épreuve que constitue cette impossibilité à se projeter - ainsi Clémence, en 4^{ème} année de doctorat de sociologie - : « *On est tout le temps dans l'incertitude, peut-être que dans deux ans on va craquer et on va arrêter, donc on n'ose même pas aller plus loin encore* » - ou encore Vanessa, en 3^{ème} année : « *Souvent on me demande, des gens qui ne me connaissent pas, "- Ouais qu'est-ce que tu veux faire après?" "- Non mais si vous saviez, moi j'apprends à me projeter de semaine en semaine". On a du mal, c'est quelque chose qui est tellement... c'est une expérience de précarité en fait, parce que c'est des contrats de 3 ans, 2 ans, 1 an... moi j'ai rien à côté* ».

35 En vue de devenir enseignants-chercheurs, nombre de doctorants interrogés tentent de se consacrer aux activités attendues par l'institution : donner des cours, publier des articles, participer à des colloques, etc. Ce travail prospectif, par exemple pour l'obtention d'un poste d'ATER, ne fait qu'accroître le sentiment de solitude car il suppose un investissement personnel et temporel fort, dont les résultats sont aléatoires, comme l'évoque une doctorante en sociologie : « *J'ai vécu ça de façon solitaire... justement ça m'a renvoyé à moi-même, car en France c'est organisé de façon à ce qu'on envoie à chaque université, [...] j'avais l'impression d'avoir envoyé 3000 bouteilles à la mer, l'incertitude complète. Est-ce que quelqu'un va trouver mon dossier ?* » Certains préfèrent ne pas y penser pour se protéger : la thèse n'étant pas une garantie « *pour avoir du travail* », elle se doit de « *faire sens* » dans sa réalisation même. La résistance de certains doctorants à l'égard d'une réflexion en termes de carrière est bousculée par la réalité matérielle de la fin de thèse. En ce sens, la 4^{ème} année est un seuil important comme l'exprime cette doctorante ex-allocataire venant de franchir ce seuil : « *En fin de 3^{ème} année, quand on se rend compte qu'on va devoir encore traîner ce truc, [...] on bascule* ». Ce « basculement » est l'occasion de faire le point sur les années passées, notamment par l'exercice du CV. Là, l'institution ne prenant pas formellement en charge la question de l'« après », les solitudes vécues pendant la thèse peuvent être exacerbées. Charge aux doctorants de saisir les implicites d'une sélection à venir : sur quoi seront-ils évalués ? Où faut-il candidater ? Charge à eux également de gérer l'incertitude de leur avenir professionnel, marqué par un aléa géographique, accentuant le vertige. Nombreux sont les doctorants qui pointent alors un manque d'informations sur les perspectives de l'après-thèse, ramenant aux inégales implications des directeurs de thèse et des laboratoires sur la question. La fin de thèse constitue dès lors un passage d'une logique d'œuvre à un vertige de vie, que le doctorant gère souvent seul. Vertige qui peut renforcer une conception solitaire de la profession, face aux sacrifices encore à faire et à l'incertitude de cet avenir.

Conclusion : des solitudes institutionnalisées ?

36 La socialisation doctorale en sciences humaines et sociales en France induit une expérience transversale, bien que multiforme, de la solitude, et elle doit à ce titre faire l'objet d'un apprentissage individuel. Ces solitudes s'expriment dans des difficultés récurrentes et partagées par les doctorants interrogés : la capacité à gérer et organiser son temps, les relations au directeur de recherche et aux pairs, les conditions matérielles de réalisation de la thèse et la possibilité de donner du sens et de la légitimité à son travail. Ces sources potentielles de solitude – liées à la difficile gestion de son temps, de ses liens et de sa place – peuvent s'enchevêtrer pour conduire à des formes plus radicales de solitude, jusqu'à mettre en péril l'équilibre de la personne et l'aboutissement de la thèse. Ces moments de vulnérabilité apparaissent accentués à certains moments de la thèse et dépendants de certaines conditions financières et institutionnelles, aiguissant les inégalités entre doctorants.

- 37 Ces données nous permettent d'interroger en retour les effets de l'institution doctorale en France et son rôle dans la production ou la régulation de ces différentes solitudes. Elles sont en lien avec la conjonction de plusieurs points saillants du contenu actuel de la socialisation doctorale : une injonction à l'autonomie produite par l'institution et laissant à l'individu le soin de gérer lui-même ses tensions, une faible institutionnalisation des solidarités étudiantes et une grande indétermination quant au statut même de doctorant et aux perspectives sociales. Les conditions, le statut, les attentes, les débouchés, ne sont pas systématiquement formalisés explicitement, ou pris en charge par une organisation du travail. Il faut, pour les doctorants interrogés, maîtriser la gestion de son isolement et la nature des liens noués, avec ses pairs et son directeur ; les relations extérieures, notamment antérieures à la thèse, apparaissent comme d'importants supports. L'enquête fait émerger une tension entre la liberté adaptée à l'exercice même de la thèse et le fait que cette liberté favorise fortement les inégalités de parcours, de statut et d'encadrement. Les doctorants eux-mêmes oscillent entre une volonté d'être encadré et une satisfaction de cette liberté laissée par l'institution, qu'ils valorisent en comparaison avec d'autres pays où ils ont étudié. A cet égard, les parcours des étudiants qui sont étrangers ou qui ont eu une expérience à l'étranger soulignent l'intérêt d'élargir l'enquête à des comparaisons internationales pour saisir les cadres institutionnels et ce qu'ils produisent comme expérience.
- 38 Le type de difficultés rencontrées en thèse et les moyens de son dépassement sollicitent une autonomie individuelle à trouver des solutions, c'est-à-dire à maîtriser l'apprentissage de la solitude et à construire son propre cadre de travail. Elle interroge donc les fondements de ce contexte d'individualisation de la thèse (notamment institutionnel) et les ressources et capacités permettant d'y répondre (financières, parentales, sociales etc.). Concernant les causes du contexte d'individualisation, nous ne disposons pas du recul historique qui nous permettrait de mesurer les effets concrets des évolutions du cadre institutionnel de la thèse, telles que l'instauration de la charte des thèses en 1998, la limitation des durées de thèse par les écoles doctorales, ou la mise en place du contrat doctoral à la rentrée 2009. Mais la question subsiste de savoir si cette montée des attentes posées par l'institution va vers un accompagnement plus systématique du doctorant, ou plutôt vers une seule standardisation de l'exercice. En France, les conceptions largement partagées, reproduites et implicitement institutionnalisées considérant la recherche en sciences humaines et sociales comme un travail solitaire producteur d'« œuvres » semblent également contribuer à masquer, voire à légitimer, les inégalités se logeant au creux de l'accès au marché du travail.
- 39 Notre échantillon a permis de repérer une caractéristique forte de la thèse (la solitude comme travail individuel de construction de son cadre de travail) qui se décline à travers plusieurs difficultés (la gestion de son temps, la relation au directeur et aux pairs, les conditions matérielles d'existence et le sens de l'exercice). Mais elle appelle d'autres enquêtes, qualitatives et quantitatives, qui à partir de ces résultats pourraient interroger les déterminants au contexte d'individualisation et aux ressources et capacités d'apprentissage de la solitude, expérience partagée par l'ensemble de nos enquêtés.

Bibliographie

BEAUD Michel (2006), *L'Art de la thèse*, La Découverte, Coll. Grands Repères Guides.

BEAUD Stéphane (1997), « Un temps élastique. Etudiants des 'cités' et examens universitaires », *Terrain*, n°29, p. 43-58.

BECKER Howard S., GEER Blanche, HUGHES Everett C. & Anselme L. STRAUSS (1976), *Boys in White: student culture in medical school*, Transaction Publishers.

BUSTAMANTE Mauricio (2012), *Le Devenir professionnel des docteurs de l'EHESS : les docteurs diplômés entre 2004-2009*, Direction des enseignements et de la vie étudiante (DEVE-EHESS), rapport d'enquête, janvier.

Campéon Arnaud (2011), « Vieillesse ordinaires en solitude », *Gérontologie et Société*, n°138.

- CARATINI Sophie (2012), *Les Non-dits de l'anthropologie. Suivi de Dialogue avec Maurice Godelier, Thierry Marchaisse*.
- CHABROL Fanny, HUNSMANN Moritz & Janina KEHR (2012), « Réaliser un doctorat en sciences sociales de la santé : financements, pratiques de recherche et enjeux de professionnalisation », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie [En ligne]*, n°7. URL : <http://socio-logos.revues.org/2629>
- CHIANG Iris (2003), "Learning Experiences of Doctoral Students in UK Universities", *International Journal of Sociology and Social Policy*, Vol. 23, n°. 1/2, p. 4-32.
- COSER Lewis A. (1964), *Greedy Institutions: Patterns of Undivided Commitment*, Free Press.
- DARMON Muriel (2013), *Les Classes préparatoires. Fabrique d'une jeunesse dominante*, Paris, La Découverte, Coll. Laboratoire des sciences sociales.
- DEMAZIÈRE Didier (2012), « Les Règles de la production sociologique », *Sociologies [En ligne]*, Débats, La situation actuelle de la sociologie. URL : <http://sociologies.revues.org/3804>
- DEPP (2012), *Repères et références statistiques sur les enseignements, la formation et la recherche*, Ministère de l'Éducation Nationale, de l'Enseignement et de la Recherche.
- DI FILIPPO Laurent, FRANÇOIS Hélène & Anthony MICHEL (dir.) (2012), *La Position du doctorant. Trajectoires, engagements, réflexivité*, Presses Universitaires de Nancy.
- ENQUÊTE « GIRAF 2009 » (2009), « L'Insertion professionnelle des jeunes chercheurs en SHS entre la France et l'Allemagne : Bilan, témoignages et perspectives d'amélioration », Enquête du Groupe Interdisciplinaire de Recherche Allemagne France (GIRAF).
- ENQUÊTE « ILE DE FRANCE 2010 » (2010), « La Population doctorale en Île-de-France, sous l'angle de l'emploi et de l'insertion professionnelle », Institut d'Aménagement et d'Urbanisme d'Ile de France.
- ENQUÊTE « ESR 2010 » (2010), « Questionnaire sur les précaires de la recherche et de l'enseignement supérieur. Rapport final », Intersyndicale de l'enseignement supérieur et de la recherche, 8 février.
- FAURE Sylvia & Charles SOULIÉ (2006), « La Recherche universitaire à l'épreuve de la massification scolaire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°164.
- FLAHAUT Erika (2009), *Une Vie à soi. Nouvelles formes de solitude au féminin*, Presses Universitaires de Rennes, coll. Le sens social.
- FRANCES Jean (2012), « Portrait du doctorant en entrepreneur », *Mouvements*, n°3.
- FULLICK Mélonie (2011), « 'My grief lies all within' - PHD Students Depression and Attrition », *University affairs, Universityaffairs.ca*, 14 décembre.
- GÉRARD Laetitia & Marc NAGELS (2013), « La Gestion du stress chez les doctorants : la surconsommation de certains produits qui pourraient nuire à leur santé », *Actualité de la recherche en éducation et en formation*, août, Montpellier, France.
- GAGLIO Gérald (2008), « En quoi une thèse CIFRE en sociologie forme au métier de sociologue ? Une hypothèse pour ouvrir le débat », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie*, n°3. URL : <http://socio-logos.revues.org/2093>
- GARDNER Susan K. & Pilar MENDOZA (éds) (2010), *On Becoming a Scholar: Socialization and Development in Doctoral Education*, Stylus Publishing, Sterling.
- GIRET Jean-François (2005), « De la thèse à l'emploi - Les débuts professionnels des jeunes titulaires d'un doctorat », *Bref*, n°220, juin.
- GOFFMAN Erving (1990), *Asiles : études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Editions de Minuit, [1968].
- GOLDE Chris M. (2000), « Should I Stay or Should I Go? Student Descriptions of the Doctoral Attrition Process », *The Review of Higher Education*, Vol. 23, n°2, p. 199-227.
- GRANT Linda, KENNELLY Ivy & Kathryn WARD (2000), « Revisiting the 'Gender, Marriage, and Parenthood Puzzle' in Scientific Careers », *Women's Studies Quarterly*, n°1-2, p. 62-85.
- GROSSETTI Michel, BESSIN Marc & Claire BIDARD (2009), *Bifurcations : les sciences sociales face aux ruptures et à l'évènement*, Paris, La Découverte, Collection Recherches, p. 289-305.
- HAAG Pascale (2012), « Anxiété-trait, stress perçu et symptômes somatiques chez les doctorants », *Psychology*.
- HAMMOU Karim & Tristan LOLOUM (2011), « État des lieux de la précarité dans l'enseignement supérieur et la recherche », *Les aspects concrets de la thèse [Carnet de recherche Hypothèses en ligne]*, 30 novembre, URL : <http://act.hypotheses.org/1502>.

- JANTA Hania, LUGOSI Peter & Lorraine BROWN (2014), « Coping With Loneliness: A Netnographic Study of Doctoral Students », *Journal of Further and Higher Education*, vol. 38, n°4, p. 553-571.
- KLINENBERG Eric (2012), *Going Solo: The Extraordinary Rise and Surprising Appeal of Living Alone*. Penguin.
- LESEMANN Frédéric (2015), « Production de savoir et rapports de pouvoir à l'Université », *EspacesTemps.net*, Travaux, 10 février.
- LHÉRÉTÉ Héloïse (2011), « La solitude du thésard de fond », *Sciences humaines*, n° 230, p. 10.
- LOVITTS Barbara E. (2001), *Leaving the Ivory Tower: The Causes and Consequences of Departure from Doctoral Study*, Rowman & Littlefield Publishers.
- MOGUÉROU Philippe, MURDOCH Jake & Jean-Jacques PAUL (2003), « Les déterminants de l'abandon en thèse : étude à partir de l'enquête Génération 98 du Céreq », *10^{èmes} Journées d'études Céreq – Lasmas-IdL*, « Les données longitudinales dans l'analyse du marché du travail », Caen, 21, 22 et 23 mai 2003.
- MEMBRADO Monique (2010), « Les expériences temporelles des personnes âgées : des temps différents ? », *Enfances, Familles, Générations*, n°13.
- MENGER Pierre-Michel (2014), *La Différence, la concurrence et la disproportion. Sociologie du travail créateur*, Paris, Fayard, Collège de France, series: « Leçons inaugurales ».
- PAN KÉ SHON Jean-Louis & Gilles DUTHÉ (2013), « Trente ans de solitude... et de dépression », *Revue française de sociologie*, vol. 54, n°2, p. 225-362.
- PAUGAM Serge (2008), *Le Lien social*, PUF, Coll. Que sais-je ?.
- PIRIOU Odile (2008), « Que deviennent les diplômés de sociologie ? Un état de la discipline et de son avenir », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie*, n°3. URL : <http://socio-logos.revues.org/1622>
- POULAIN Sébastien (2011), « Bilan de compétence: valorisation professionnelle du doctorat. » Bureau d'aide à l'insertion professionnelle de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne, mars.
- Rivière Tiphaine (2015), *Carnets de thèse*, Sciences humaines, Seuil.
- RONZEAU Monique & Cécile VAN DE VELDE (2014), « Conditions de vie des étudiants : panorama 2013 », *OVE Infos*, Observatoire National de la Vie Etudiante, n°29, décembre.
- SCHURMANS Marie-Noëlle (2003), *Les Solitudes*, Paris, PUF, Coll. Sociologie d'aujourd'hui.
- SOULIÉ Charles (2006), « Des déterminants sociaux des pratiques scientifiques : étude des sujets de recherches en sciences sociales en France au début des années 1990 », *Regards sociologiques*, n°31.
- STERNBERG David (1981), *How to complete and survive a doctoral dissertation*, St Martin's Press.
- VAN DE VELDE Cécile (2011), « La Fabrique des solitudes », dans ROSANVALLON Pierre, *Faire société*, Paris, Le Seuil, La République des idées.
- VOURC'H Ronan (2010), « Les doctorants. Profils et conditions d'études », *OVE Infos*, n°24, juin.
- ZAKI Lamia (2006), « L'écriture d'une thèse en sciences sociales : entre contingences et nécessités », *Genèses*, 4, n°65, p. 112-125.

Annexe

Echantillon

Pour des raisons d'anonymisation, les prénoms ont été modifiés et certaines caractéristiques sociales ont été retirées.

Séance collective 1 :

- Vincent, H., français, 1^{ère} année de doctorat, sociologie, Paris 7, allocation doctorale.
- Clémence, F., 29 ans, française, 4^{ème} année de doctorat, sociologie, EHESS, financement doctoral.
- Vanessa, F., 28 ans, française, 2^{ème} année de doctorat, sociologie, EHESS, contrat CIFRE.

À cette séance participaient également : 8 étudiants de master et 3 étudiants en doctorat de sociologie, 1 docteur en sociologie.

Séance collective 2 :

- Sara, F., 30 ans, 4^{ème} année de doctorat, sociologie, EHESS, allocation doctorale.

- Coralie F., 25 ans, française, 1^{ère} année de doctorat, sociologie, EHESS, sans financement.

À cette séance participaient également : 8 étudiants de master et 3 étudiants en doctorat de sociologie, 1 docteur en sociologie.

Entretiens individuels :

- Vincenzo, H., 29 ans, italien, 5^{ème} année de doctorat, socio-économie, Université Sorbonne1, Paris, financement externe, terminé depuis 1 an.

- Sirma, F., 25 ans, française, 2^{ème} année de doctorat, géographie et sociologie, EHESS, pas d'allocation doctorale.

- Amélie F. 26 ans, française, 2^{ème} année de doctorat, sciences politiques, Université de Grenoble, contrat Cifre dans l'administration publique territoriale.

- Sophia F., 28 ans, italienne, 3^{ème} année de doctorat, philosophie, Université de Grenoble, allocation doctorale.

- Thomas, H. 34 ans, français, doctorant en droit, université parisienne, sans allocation doctorale.

- Eugénia, F. 34 ans, mexicaine, ex-doctorante en sociologie (arrêté après la 2^{ème} année), EHESS, en emploi salarié.

- Carla, F., 34 ans, chilienne, doctorat achevé, sociologie, Université Paris-Est, bourse du Chili.

- Alice, F., 28 ans, française, 1^{ère} année de doctorat, anthropologie, Université parisienne, contrat doctoral.

- Maria F., 27 ans, italienne, 2^{ème} année de doctorat, anthropologie, EHESS, financée.

- Lucie, F., 30 ans, française, 5^{ème} année de doctorat, sociologie, EHESS, contrat doctoral Ehess puis contrat d'ATER.

- Aksel, H. 24 ans, turc, 1^{ère} année de doctorat, sociologie, EHESS, pas d'allocation doctorale.

- Markos, H., 28 ans, grec, 4^{ème} année de doctorat, sciences politiques, Université Paris 1.

- Ronan, H., 33 ans, français, doctorant en histoire, université parisienne, sans allocation doctorale.

- Manon, F., 31 ans, ex-doctorante en sociologie, Université Paris 5, bourse de doctorat puis ATER.

- Pierre, H., 31 ans, français, doctorant en droit, université parisienne, sans allocation doctorale.

Notes

1 Nous tenons à remercier tous les participants à ces séances collectives.

2 Les caractéristiques des personnes interrogées sont présentées en annexe.

3 Suivant le rapport 2010 de l'OVE, rappelons que « plus d'un tiers des étudiants inscrits en doctorat sont de nationalité étrangère contre environ 15% à l'université tous cycles confondus » (Vourc'h, 2010).

4 La structure de l'échantillon a pu accentuer cet effet : très peu de participants y ont évoqué l'existence d'un comité de suivi de thèse.

5 Ici, les différences institutionnelles – entre universités, entre laboratoires ou entre directeurs de thèse – jouent un rôle essentiel quant à l'intégration des doctorants : alors que certaines institutions mettent en place des moments et des lieux permettant aux doctorants de se rencontrer et de parler de leurs travaux, d'autres en sont dépourvus, ce qui n'est pas sans creuser les inégalités.

Pour citer cet article

Référence électronique

Marina Chao, Carlotta Monini, Signe Munck, Samuel Thomas, Justine Rochot et Cécile Van de Velde, « Les expériences de la solitude en doctorat. Fondements et inégalités », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie* [En ligne], 10 | 2015, mis en ligne le 10 juillet 2015, Consulté le 10 juillet 2015. URL : <http://socio-logos.revues.org/2929>

Droits d'auteur

Tous droits réservés

Résumé

Cet article vise à identifier les facteurs qui contribuent aux expériences de solitude en doctorat de sciences humaines et sociales en France. La solitude est entendue ici comme une expérience subjective, distincte du seul isolement. Nous nous appuyons sur une enquête qualitative, par entretiens individuels et collectifs, auprès de doctorants exerçant dans diverses disciplines de sciences humaines et sociales. L'article montre que la solitude y constitue une épreuve socialement instituée, non seulement par la nature même de l'exercice, mais aussi par les formes institutionnelles d'encadrement et le statut du doctorat en France. Nous avons identifié trois univers rhétoriques de solitude, faisant respectivement jouer des dimensions existentielles, relationnelles et sociales. Un premier mode d'expérience de la solitude se loge dans le long *face-à-soi* du processus de recherche et de création : c'est alors la rhétorique du « temps » qui domine, face à l'enjeu de l'œuvre et de l'accomplissement. Une seconde expérience de solitude s'inscrit davantage dans le *face aux autres* et le difficile partage de son expérience ; elle se dévoile dans la prégnance d'une rhétorique des liens, sources de solitude avec les proches, les pairs ou le directeur de thèse. Une troisième expérience renvoie plutôt au rapport au « monde » et à la profonde ambiguïté, nourrie d'incertitude, du statut de doctorant : ce sont alors l'univers rhétorique de la « place » et du « sens » qui dominent, dans un enjeu de participation sociale. Dompter le temps, gérer les autres, trouver sa place : ces trois facettes de l'expérience doctorale se révèlent à la fois sources de tensions intimes et révélatrices d'inégalités sociales.

Entrées d'index

Mots-clés : autonomie, doctorat, inégalités sociales, isolement, liens sociaux, participation sociale, reconnaissance, solitude, temps